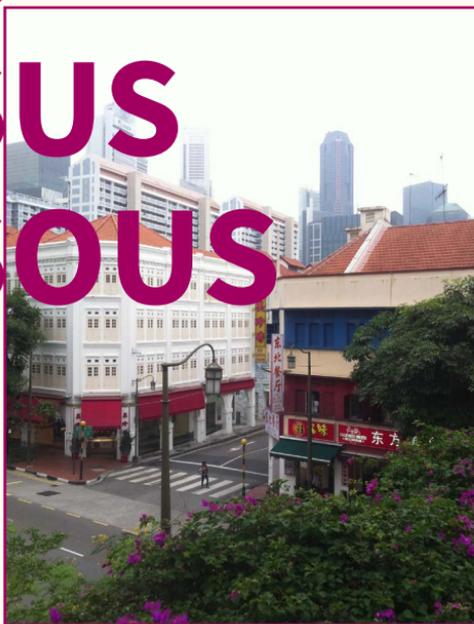


E-Book

Delphine Bovey

SENS DESSUS DESSOUS



SOCIALINF●

Sens dessus dessous

Merci à Stéphane : il a apaisé ma conscience au moment où il le fallait. Merci à Lucienne : ses mots ont voyagé avec moi. Merci à Pascale : elle a été une metteuse en lumière (astrale) inconditionnelle, douce et amicale. Merci à Coralie, Sarah, Mélanie, Thats, Anne-Claire, Annabel, Noémie, Matthias, Olivier, James, Diego, Philippe, Hugo et Marcia : leur bienveillance n'a jamais souffert de la distance. Merci à ma famille : elle a toujours su rire et sourire.

Delphine Bovey
avril 2015

Delphine Bovey

Sens dessus dessous

Éditions Socialinfo

*La vraie générosité envers l'avenir
consiste à tout donner au présent.*

Albert Camus

© Éditions Socialinfo
Dépôt légal: mai 2015
2^e édition, revue et augmentée, septembre 2017
Mont-Tendre 28
1007 Lausanne (CH) - livres@socialinfo.ch
ISBN : 978- 2-9701001-0-2
Tous droits réservés

SOMMAIRE

Chance · Enseignement · Corporate life · Terry · Annonce · Coup de fil · Partir · Cointrin, GVA · Doha · Singapour · Arrivée · Appartement · Gentlemen · iPhone · Darwin · Casino · Backpackers & Shenannigans · Ancrage · Diplomatie · Huîtres · Chaleur · Chambre avec vue · Fruit market · Nuit blanche · Sigmund F. · Crocodiles · Supermarché · Nourriture · Travail · Office work · Musique · Bloomberg TV · Entretien d'embauche · Délégations chinoises · Cigarettes · Moutai · Mr. Rich · Joyeux Noël · Cinéma · Lexus · Restaurant · Dopamine · Aborigènes · Barramundi · Blackjack · Full house · Hôtels · Liberté · Indépendance · You can never never know · Distanciation · Tasmanie · Abalone · Billard & Bière · Larmes · The Big Tree · Hobart · MONA · Melbourne · The Crown · Couvent · Café · Sydney · The Star · Shopping · Bains coréens · Tremblement de terre · Six pieds sous terre · Carte postale · Livres d'aéroport · Repas d'aéroport · Drame d'aéroport · Tokyo · Ryu & Izumi · Kapuseru hoteru · Saké · Chiba · Tsukiji · Naoshima · Cerisiers en fleur · Roppongi Hill · Bains japonais · Café japonais · Miles Davis · Itadakimasu · Homme japonais · Embarquement immédiat · Ville-jardin · Marina Bay Sands · Chicken feet · Tumulte · Cocktail · Bunker en Suisse · Tarmac · Aventador · Souvenirs de voyage · Maison · Les morts et les vivants · Sils Maria · Forever Jung

Chance

Au commencement, il y a inévitablement la chance, au sens où l'entendent les Anglo-Saxons : le hasard. Le hasard, c'est le bouleversement de l'ordre prévu des choses. L'événement inattendu qui transforme immédiatement un instant ordinaire en un souvenir inoubliable, qui nous fait passer subitement du temps collectif au temps individuel. Un moment commun qui devient personnel, dès lors qu'il vient s'inscrire dans la mémoire du parcours de notre vie. Le hasard, triomphant par son caractère aléatoire, fige momentanément le temps pour l'envahir totalement, nous fait comprendre la singularité de l'instant et contempler humblement l'ampleur de ses potentialités. C'est le hasard qui m'a fait naître à quelques pas d'ici, dans une clinique lausannoise qui m'a donné un nom, le sien, « Cecil », sans accent ni « e » à la fin. Et aujourd'hui, trente-trois ans plus tard et à une maigre centaine de mètres de là, la chance qui frappe à nouveau, en cette matinée plutôt lumineuse d'un mois de septembre sinon morne. Je sors de l'immeuble en poussant l'immense porte de verre maculée d'une matinée entière d'empreintes digitales. Un rayon de soleil me surprend, s'alignant parfaitement sur ma tête qui se relève comme pour en prendre la pleine mesure. Je cligne des yeux machinalement. Le soleil m'inonde le visage, sa chaleur se fait immédiatement réconfortante. Le bruit habituel de la rue me force à sortir un instant de la torpeur dans laquelle je m'étais brièvement installée, suite à la nouvelle, il y a de cela quelques minutes à peine, venue me percuter de plein fouet, comme un coup de chance qui aurait frappé un peu fort. Je souris. Je viens d'être virée. La jolie chance qui revient.

Enseignement

Quatre ans plus tôt, j'acceptais un poste dans une école de langues spécialisée dans l'enseignement pour adultes, où j'enseignais principalement le français, ma langue maternelle, à des ressortissants étrangers installés en Suisse. C'était une mission à hauteur de mes compétences, qui n'exigeait de ma part qu'un investissement minimum, ce qui me convenait parfaitement. Mes ambitions professionnelles avaient été jusque-là plus que modestes et le travail, outre le fait qu'il me permettait d'assurer ma survie immédiate, ne m'apparaissait nullement comme le terrain privilégié où exprimer mes véritables passions. Les élèves étaient majoritairement des cadres travaillant dans des multinationales installées dans l'arc lémanique. Je me déplaçais sur leur lieu de travail et nous nous efforcions de trouver, entre la cafétéria et une salle de conférence abandonnée, un espace propice à la conjugaison ou à la répétition assidue d'une page de vocabulaire illustré. Ils étaient pour la plupart anglophones ; l'apprentissage d'une nouvelle langue, et de surcroît le français, était pour eux un exercice particulièrement compliqué, que les innombrables coups de fil auxquels ils étaient constamment en train de répondre rendaient encore plus difficile. Nos leçons étaient sans cesse interrompues. Elles étaient de fréquence irrégulière, de surcroît, perturbées par d'incontournables déplacements à l'étranger. Nous n'avancions guère, les progrès étaient plutôt timides et, peu à peu, ces rendez-vous finissaient par ressembler à des retrouvailles amicales : on prenait des nouvelles, on reprenait la conversation là où on l'avait laissée, en ajoutant toujours les nécessaires mises à jour, et toujours en anglais. Cela semblait parfaitement accommoder tout le monde.

Corporate life

De ces cours, de ces conversations à bâtons rompus, je tirais pour ma part quantité d'informations ouvertes vers le monde. Collée sur une chaise design au milieu d'un bureau de verre, j'accédais à des destinations de substitution qui prenaient forme dans mon imagination au gré des discussions que j'orientais avec tact. Je faisais parler les cadres. Et ils parlaient. En un sens, ils se confiaient. Ils étaient nés quelque part, avaient étudié ailleurs, vivaient ici et, pour la plupart, rejoignaient leurs ex-épouses là-bas, où se trouvaient encore les restes de leur ancienne vie et, plus généralement, les écoles de leur progéniture. Une vie se déroulant de ci de là, faisait glisser nos cadres d'un pays à l'autre comme d'autres passent de la cuisine au salon. Nomades modernes, ils n'appartiennent à nulle part véritablement, aussi se sentent-ils un peu partout comme à la maison. Entre nous existait une asymétrie plus que visible, qui se manifestait sur différents plans simultanément et qui finissait par nous rapprocher, comme des extrêmes qui se rejoignent. Nous étions des errants, concevant notre vie par-delà les fuseaux horaires. Le confort matériel dont ils disposaient n'était qu'un vernis et je voyais qu'ils étaient tout aussi désemparés que moi. J'incarnais la stabilité, celle d'une Suisse rassurante et bienveillante. Ils m'enviaient mon indépendance, mon manque évident de responsabilités et le fait que mes décisions n'aient d'impact que sur ma propre vie. De mon côté, je jalousais les moyens dont ils disposaient, cette sorte d'opulence que leur procurait leur entreprise et leur sentiment d'appartenance à un vaste monde. En somme, nous voyions chacun en l'autre une version refoulée de nous-mêmes.

Terry

Ce samedi matin, on m'a proposé un cours, à titre exceptionnel, dans un restaurant classieux d'Ouchy, pour un milliardaire australien qui ne disposait que de trois heures pour perfectionner son français. Ne remettant jamais en question l'utilité pédagogique de tels cours, surtout lorsqu'ils représentent avant tout une parfaite opportunité de commencer la journée par un café de très bonne qualité, j'arrive, légèrement en retard et me munissant donc rapidement de quelques excuses, prête à utiliser celle qui semblera la plus appropriée. Il est encore tôt, le lobby est pour ainsi dire désert et donne directement sur le salon principal où règne une ambiance feutrée. Le trouver n'est pas difficile. Il se tient dans un coin, assis sur un fauteuil club, un journal ouvert devant lui, comme le font toujours les hommes importants sur les photographies en noir et blanc. Je suis en train de le fixer, immobile à une quinzaine de mètres de lui, quand le journal s'abaisse, découvrant un sourire timide.

Terry est un ancien trader spécialisé dans l'ilménite. Il a travaillé principalement au Canada et en Australie et jouit dorénavant d'une fortune colossale qu'il fait fructifier grâce à des investissements judicieux. Il connaît particulièrement bien les cycles de vie des entreprises et dispose d'une intuition hors pair. Ses connaissances et ses contacts dans l'industrie métallurgique sont tels qu'il lui est aisé d'acheter une compagnie en déclin pour la remettre ensuite sur pied. Nous parlons pendant huit heures, sans interruption, comme cela n'est possible qu'entre personnes qui ne se connaissent pas et qui ont tout à se raconter. En le quittant, je suis un peu triste à l'idée de ne jamais le revoir et d'abandonner là notre conversation, sans véritable épilogue.

Annonce

Avec mes deux collègues professeures de français, nous avons été convoquées ce matin pour un entretien avec la Direction générale. L'école a connu des difficultés financières depuis de longs mois et vient finalement d'être rachetée par un investisseur indien. Il est inutile de tourner autour du pot, si bien que l'entretien à peine commencé, on nous annonce notre licenciement, avec effet immédiat. C'est un mercredi matin, on m'indique que je peux terminer ma semaine de travail et aussi, que mon contrat s'arrêtera là. Deux jours de préavis et aucune économie ! Un souffle de stupéfaction passe brièvement dans la salle, suivi par un vent de révolte de la part de mes collègues, tout à fait proportionnel à la froideur de l'annonce qui vient de tomber.

Ce qui me surprend le plus est qu'après tant de mois de mensonges à répétition, la Direction choisisse précisément ce moment-là pour nous dire crûment et platement la pure vérité : la nouvelle Direction générale, nous explique-t-on d'un air à peine gêné, ne souhaite pas travailler avec des femmes. Je n'ai pas envie de m'indigner. Si l'on m'explique aussi clairement que le fait d'être une femme va constituer un problème pour continuer à exercer mon travail, il devient immédiatement évident que la situation est sans issue. L'annonce me fait l'effet d'une rupture amoureuse. C'est un « *Je te quitte* » sans alternative et si définitif qu'il anéantit, en quelques pauvres secondes, tous les efforts entrepris au cours des mois précédents. On vient de me briser le cœur, professionnellement parlant, et je sais qu'il faudra rapidement passer à l'histoire suivante, si j'espère avoir une chance de m'en remettre.

Coup de fil

Mon téléphone portable vibre pour la troisième fois au fond de mon sac posé sur le siège passager. Je viens de livrer ma dernière matinée de cours. Je fais semblant de ne pas y prêter attention, redoutant que l'on puisse m'annoncer une catastrophe supplémentaire qui eût fatalement été pire. Lorsque la vibration reprend pour la quatrième fois, je décide de me garer sur le bord de la route pour en avoir le cœur net. C'est Terry. Sa voix, pleine d'enthousiasme et de vigueur, contraste radicalement avec l'état de morosité dans lequel je me trouve. Il parle très fort, comme on le fait parfois pour signifier qu'on appelle de très loin. Une élève de l'école avec qui il a gardé des contacts lui a appris mon licenciement et cela semble beaucoup l'amuser. Les mots s'alignent rapidement, sortent de sa bouche sans interruption, si bien que je peine à reconnaître l'homme d'affaires posé, que j'ai rencontré quelques mois auparavant. D'un autre côté, il faut bien admettre que c'est une bonne surprise. Lors de notre unique entrevue, nous avons parlé très librement de sujets qui nous étaient proches et Terry semble avoir gardé la même liberté d'expression à mon égard, en dépit des semaines écoulées. Alors que je crois vivre un des moments les plus pénibles de mon existence, sa voix me fait du bien, son rire est dédramatisant. Dit comme cela, au bout du fil et au bord d'une route, perdre un travail n'apparaît plus tant comme une fin définitive que comme une occasion de renouveau. Terry, homme habitué à l'action, poursuit son monologue sans me laisser aucune opportunité de m'apitoyer sur moi-même. La main sur la clé de contact, prête à redémarrer, je l'entends soudain répéter : « Alors, tu viens? En Australie... tu viens ?!»

Partir

Il serait erroné de parler de fuite en avant, à l'annonce d'un départ qui surviendrait à la suite d'un événement plus ou moins traumatisant. Car, si la fuite permet de se soustraire à la réalité, le voyage - et de surcroît à l'autre bout du monde - vous y catapulte bien plus abruptement. Je n'ai en rien l'impression de laisser un problème derrière moi pour ne pas l'affronter : le problème est derrière moi et la solution attend quelque part, devant moi, voilà tout.

La proposition de Terry, aussi simple que généreuse, consistait à me mettre à disposition un appartement qu'il possédait à Darwin, au nord de l'Australie, et de quoi me nourrir, le temps de réfléchir à une nouvelle direction à donner à ma carrière professionnelle. Il m'avait laissé une après-midi pour y réfléchir. Je ne pouvais m'empêcher de penser que c'était le genre de pression à laquelle doivent constamment faire face les hommes d'affaires comme lui. Inutile de le cacher, c'était grisant. De plus, comment une telle proposition, qui se présentait immédiatement après ma dernière heure de cours, ne pouvait-elle pas contenir un petit quelque chose de providentiel ? Il m'avait appelée à nouveau en fin de journée pour connaître ma décision et, après avoir longuement évoqué les cyclones et les crocodiles, j'avais dit oui. Le lendemain, je commençais à rassembler mes affaires dans des cartons et les cartons dans un garde-meubles. Une semaine exactement après ce premier coup de fil, je contemple le parquet brillant de mon appartement vide qu'un futur occupant vient visiter. Dans un coin près de la porte d'entrée, un petit sac contenant huit livres, cinq t-shirts, deux pulls, un pantalon et mon passeport. J'aime voyager léger.

Cointrin, GVA

Un matin frais et sec de novembre. Le ciel d'un bleu intense est prétentieusement débarrassé de tout nuage. Le genre de matin qui donnerait envie de s'envoler pour l'autre bout du monde, muni d'un aller simple. L'aéroport de Genève-Cointrin est, tradition suisse oblige, efficace et prévisible. Bien que très fréquenté, c'est un aéroport aux dimensions modestes, pas imposantes du tout, comme si cela devait vous rassurer. Toute cette prévisibilité me donnerait plutôt l'impression de ne pas être prête, de ne pas avoir assez révisé ma copie, comme si je réalisais seulement maintenant ne rien connaître de l'endroit qui m'attend et, pire, de ne même pas avoir choisi la destination vers laquelle je me dirige. Tout cela m'a été, pour ainsi dire, imposé et par quelqu'un que je connais à peine. Il va donc falloir improviser et faire de mon mieux. Telle une étudiante ayant mal préparé son examen, je compte sur les heures qui me séparent de ma destination finale pour grignoter quelques informations, sensées me faire réussir miraculeusement ce test, même si je joue plus gros qu'un examen. Cette fois, il n'y aura pas de séance de rattrapage. Une fois à bord de l'avion, tout se mettra en place presque à mon insu et il n'y aura alors plus grand-chose que je serai en mesure de contrôler. Mais tandis qu'un rush d'adrénaline me traverse le corps, je me dis qu'il faudrait être folle pour continuer et passer docilement les barrières de sécurité, comme si c'était la plus normale des choses. En somme, si je voulais changer d'avis ou faire machine arrière, maintenant serait le dernier moment pour le faire. Pourtant, et de manière encore plus évidente, je réalise qu'il faudrait être folle pour ne pas monter dans cet avion, ce que je fais donc, sans broncher.

Doha

L'aéroport de Doha est posé en plein désert, au centre de rien et au milieu de nulle part. Après dix-huit heures de vol, atterrir ici en pleine nuit, c'est comme arriver sur la lune. Si ce n'était pour les garages de voitures de luxe bordant la seule route visible, ou les gracieuses limousines arpentant le tarmac, l'endroit semblerait parfaitement incompatible avec toute forme de survie humaine. C'est une immense étendue de sable beige, absolument plate, dont les bords rejoignent tout simplement la voûte céleste à l'horizon. Le ciel est complètement noir et illuminé de millions d'étoiles dont la vue n'est entravée par aucune pollution visuelle. Non loin du mégacentre urbain qu'est la City, les activités se déroulent tranquillement, dans un calme respectueux, les tuniques des hommes sont impeccablement blanches et tout semble parfaitement sous contrôle.

Singapour

Après le désert lunaire de Doha, il aurait été difficile de trouver un endroit plus radicalement contrasté que l'aéroport de Singapour Changi. Les aéroports représentent parfois les seules sources d'informations concernant un lieu où l'on se bornera à transiter. Ils deviennent une unique référence pour des villes que l'on ne verra peut-être jamais. Ils en sont une sorte d'aperçu, une version concentrée, plus ou moins fidèle et plus ou moins intéressante. Le Terminal 1 de Changi contient un vaste atrium où, un peu béate, je reste figée devant d'immenses parois végétales présentant des plantes tropicales luxuriantes, des palmiers, des sculptures gigantesques et où s'écoule même une cascade dont la taille, même dans un aéroport, semble démesurée. Une volière à papillons anime l'ensemble d'un léger mouvement aléatoire et soporifique. Le sol en marbre rutilant invite les femmes du monde à vérifier leur maquillage dans son reflet, sans même qu'elles aient besoin de s'arrêter de marcher. Plus loin, à proximité des innombrables boutiques de luxe, des kilomètres de moquette bleu pétrole étouffent le peu de bruit ambiant. L'ambiance fait étrangement penser à un décor cinématographique des années cinquante, sans pour autant paraître désuet ou anachronique. Ils ont créé une sophistication moderne, mélangée à une sorte de classicisme opérationnel. La faute de goût n'est pas loin, mais elle a systématiquement été évitée et c'est, sans nul doute, le plus bel aéroport qu'il m'ait jamais été donné de visiter. Cela vous donnerait presque envie de rester là, oubliant tout projet d'aller plus loin ! Fatiguée d'avoir tout exploré, je me dirige vers une salle de cinéma où je regarde un film et finis par m'endormir.

Arrivée

Le suspens, ou plutôt le générique du début, touche bientôt à sa fin. Quand j'aurai montré mon passeport et passé l'immigration pour arriver dans le hall principal de l'aéroport international de Darwin, je saurai, enfin ! Comme lors d'un *blind date*, on a beau avoir tout imaginé de la personne que l'on va rencontrer, même une imagination des plus alertes ne pourrait prétendre être capable de tout anticiper. En débarquant pour une durée indéterminée, certainement plusieurs mois, tout ne se joue pas en quelques secondes. Pourtant, c'est précisément ce que je ressens au moment où je l'aperçois, en train de m'attendre sobrement au milieu de l'unique terminal, à cette heure très avancée de la nuit. Je lui trouve un air fatigué, je le suis sans conteste encore bien davantage que lui : trois jours de voyage ! Nous nous serrons dans les bras, incapables de ne pas rire à l'idée de se retrouver de la sorte, comme s'il s'agissait là d'une bonne farce. C'est donc au cours d'une nuit profonde et noire que débute cette nouvelle vie, à bord de l'immense Lexus de Terry. Nous nous éloignons de l'aéroport par Henry Wrigley Drive, rejoignons McMillans Road, avant de prendre Bagot Road jusqu'au centre-ville situé à treize petits kilomètres. Mes yeux sautent des fenêtres de la voiture à l'écran du GPS, car après tout, je n'ai aucune idée de l'endroit où je me trouve. Terry se fait soudain tortionnaire, m'impose de mémoriser le trajet et de répéter chacun des carrefours avant de m'expliquer que cela sera fort utile le jour de mon évasion. Nous éclatons de rire, nerveux de fatigue, mais tandis que je reprends mon souffle, je ne peux pas m'empêcher d'avoir la vague impression que cette blague a quelque chose d'une prémonition.

Appartement

La porte de l'appartement, ouverte d'un coup de pied lourd sur la poignée, découvre un homme se tenant à l'intérieur, derrière le bar de la cuisine situé à la droite de l'entrée. Terry, à l'origine du coup de pied, sursaute en le voyant et lâche un « *Oups ! Pardon, nous nous sommes trompés d'étage !* » Quant à moi, j'ai déjà fait instinctivement un pas en arrière, quand je comprends que nous sommes à la bonne adresse et que ces deux-là se connaissent. Voici donc la première surprise : l'appartement est habité. Fort heureusement, ce penthouse en duplex à deux mille dollars la semaine est suffisamment grand pour que je dispose de tout l'étage supérieur en guise d'espace personnel. La terrasse a la taille de mon deux pièces lausannois. L'immeuble dispose d'une piscine d'eau salée à débordement. Dans ce décor, droit sorti d'une série B de Miami, se forme ce trio inédit : Terry, ex-trader milliardaire en errance, Richard, président d'une compagnie d'extraction minière australienne, père de huit enfants récemment mis à la porte par sa femme et Cecil, Suisse dans la trentaine, diplômée en psychologie et fraîchement congédiée de son travail alimentaire. Cet appartement, où nous passons à tour de rôle plus ou moins de temps, devient la salle de contrôle des opérations majeures de nos vies, le lieu où se planifient la plupart de nos occupations. Des discussions, à longueur de nuit. Des repas, des bouteilles, de la musique, des partenaires professionnels de passage pour quelques jours, et encore des discussions. La mobilité c'est pouvoir recréer n'importe où ce cocon qui fonctionne comme un condensateur de ce qui nous arrive. L'écrin de moments passés qui sans lui auraient tôt fait de nous échapper définitivement.

Gentlemen

Terry, Richard et moi formons un drôle de trio qui semble toujours en train de mijoter un sale coup : une descente dans un restaurant, où on nous sert du wagyu et où on nous autorise même à fumer, ou une virée au casino qui commence par un incontournable détour au bar. Ils me proposent de les accompagner à leurs rendez-vous professionnels ainsi qu'aux activités exubérantes dont regorgent leurs agendas : tours en bateau avec des investisseurs, sorties en hélicoptère avec des clients, parties de chasse au canard avec des partenaires politiques ou banquets avec des collaborateurs. On me présente sans que personne ne demande jamais pourquoi, ni ce que je fais véritablement là. Nous passons des nuits entières au bureau, installés à nos ordinateurs. De grands écrans plats fixés au mur diffusent en boucle la chaîne Bloomberg TV. De jeunes Chinois nous livrent des plats indiens. De la musique qui sort d'enceintes très sophistiquées. Les couloirs que l'on traverse de long en large, titubants, pieds nus sur la moquette. Dans les bureaux du rez, il y a une réserve de bières au frais et des caisses pleines de bouteilles de vin. C'est une ambiance toute différente la nuit, sans les employés. De retour à l'appartement, partagé chastement avec deux célibataires de cinquante ans, mon lit au centre d'une grande pièce sans porte. Nos vies sexuelles réduites à néant, partageant cet isolement social qu'est l'abstinence, et pour peu que nous ayons un peu bu, nous parlons constamment de sexe. Le fait que cela ne soit pas tabou est la preuve tacite qu'ils ne l'envisageaient pas, comme une manière de résoudre la question en se préservant de porter atteinte à la distance et à la pudeur propres à notre amitié toute fraîche.

iPhone

Dans mon bagage strictement fonctionnel, se trouve un iPhone qui est, on en conviendra, le nouveau couteau suisse de la survie contemporaine. Terry insiste cependant pour m'en fournir un deuxième. Cela lui semble être une évidence qu'un seul téléphone n'est pas suffisant. J'accepte, dans un premier temps, de me laisser inonder par toute cette technologie, parce qu'elle me semble garantir une certaine facilité d'accès à quiconque et à quoi que ce soit et que j'aime l'idée d'être connectée et même super connectée. Mais, dans un deuxième temps, je réalise que je préfère encore l'idée d'avoir besoin uniquement de l'essentiel, de profiter de la technologie en ce sens qu'elle permet de réunir en un seul objet une multitude de fonctions et que la dédoubler élimine aussitôt cet aspect essentiel. Si bien qu'un jour, de manière plus ou moins consciente, je laisse tomber et casse ce téléphone, cadeau que je n'avais certainement jamais réellement assumé.

Ma flotte définitivement réduite à un seul appareil, je m'attaque à l'espace disponible sur mon iPhone qui, limité, implique certains choix. Je décide de fermer peu à peu tous mes comptes à des réseaux sociaux et supprime Facebook, Twitter, Instagram et What's App de mon téléphone. Je ne veux plus de tous ces mots de passe, de tous ces formats et surtout, je n'en peux plus d'être constamment informée de ce qui se passe dans la vie des autres. Vus d'ici, les réseaux sociaux m'apparaissent désormais comme des canaux d'une extrême redondance, incompatibles avec tout désir de s'exposer au caractère aléatoire d'un environnement immédiat. Plus que jamais, le contact direct apparaît comme la voie privilégiée pour le partage de moments de vie.

Darwin

Quand on se promène dans les rues de Darwin, on a l'impression d'être dans un de ces parcs d'attractions où l'on viendrait se détendre en famille en se tenant gentiment par la main. Le long de la côte sud, sur l'Esplanade bordée de palmiers luxuriants qui nous accueille gracieusement, on ne peut pas marcher vite, premièrement parce qu'il fait trop chaud, mais surtout parce qu'on aurait peur d'arriver trop vite au bout, sans en avoir suffisamment profité. Ainsi, arrivé sur Mitchell Street, on traîne un peu, l'air ouvertement badaud, au milieu des *backpackers* qui sont tous arrivés là, comme en une étape incontournable pour ceux qui ne sont pas encore perdus, mais qui ne savent pas encore vraiment par où commencer et qui sont venus trouver ici un peu d'inspiration et de courage.

C'est que Darwin, on le comprend immédiatement, n'est pas vraiment une ville, mais bien davantage une réplique de ville, à laquelle on aurait bien sûr oublié d'ajouter le superflu. Une ville archétypale et insipide, avec sa poste et son supermarché, son cinéma, sa banque, son musée, son casino et ses quelques tours modernes. Tout cela distribué de manière aléatoire - mais quelle différence de toute manière - autour d'une rue principale presque entièrement consacrée aux jeunes baroudeurs fauchés. Quand les villes européennes voyaient leurs ports s'enrichir d'idées nouvelles et de marchandises exotiques grâce à la venue incessante de visiteurs de tous bords, Darwin devait se contenter, quant à elle, de réveils comateux, marqués par les excès d'alcool juvéniles de la veille encore visibles à même le trottoir. Sous un soleil perpétuel, dirait-on, on ne voit pas l'intérêt de compliquer ce qui est déjà simple.

Casino

Le casino Skycity de Darwin a comme une odeur de femme, ce qui lui donne immédiatement son identité propre. Dès que l'on passe les doubles portes automatiques de l'entrée, on est aussitôt saisi par ce parfum rassurant qui vous prend gentiment par les narines et vous fait oublier toutes les bonnes résolutions prises sur le parking. Je devais découvrir, bien après mes premières visites, que ce que j'avais pris pour un raffinement savamment étudié - ce que l'on appelle le marketing olfactif - sensé apporter une expérience unique au consommateur, avait en fait certainement plus à voir avec l'oxygène ajouté à l'air conditionné afin d'inciter les clients à passer de plus longues heures accoudés aux tables de jeu sans ressentir la fatigue. D'une manière ou d'une autre, ce qui est sûr est que le Skycity, comme tous les casinos, met tout en œuvre pour vous prendre votre argent et que le hasard tourne rarement en faveur du client. Je ne me souviens pas de ma première visite au Skycity, ni de celle qui me fit basculer de la simple observatrice dubitative à la joueuse invétérée. Pourtant, il semble bien que cela se soit passé ainsi, sans réelle transition visible et le plus naturellement possible. Le casino est le seul endroit correctement climatisé et quelque peu civilisé de Darwin, contrairement à l'ensemble des bars à disposition. Je me le suis donc facilement approprié et y fais dorénavant au moins un passage quotidien. Terry m'y avait emmenée pour me montrer sa technique pour gagner aux machines à sous. Mais rapidement, je délaissais le face-à-face avec l'écran qui ne m'attirait guère, pour lui préférer les tables de Caribbean Stud, une version simplifiée du poker qui se joue contre la maison.

Backpackers & Shenannigans

À la tombée de la nuit, Mitchell Street se transforme en une sorte de parade festive dont les bars sont les principaux émetteurs et les débordements de cris jusqu'au milieu de la rue les signaux. Ici, on assume pleinement son appartenance au monde de la fête, la bière est la boisson reine et Mitchell Street en est l'hôte privilégié. Pendant la journée, au contraire, elle est presque déserte. Les *backpackers* ont tous disparu et il est impossible de savoir où ils se sont évaporés. On en croise rarement, seulement quelques-uns au supermarché qui errent comateux au milieu du rayon des nouilles instantanées. Les suprématistes de l'*alter* ont réussi à s'imposer en tant qu'incarnation de la liberté dans sa version contemporaine : le droit à l'altérité, le droit à la différence. Affichant pour cela des airs indépendants, ils s'attachent à reproduire invariablement les mêmes codes : le sac à dos - par essence, l'attribut principal du *backpacker* - comme symbole d'une frugalité de l'existence, l'hygiène corporelle vue dans une approche minimaliste, l'alimentation pensée en termes d'optimisation des coûts, la vie communautaire plutôt que la vie intérieure, les guides de voyage plutôt que la vraie découverte, la fausse ouverture sur le monde grâce aux bonnes écoles qu'ils n'ont pas terminées, la vie de bohème rendue possible grâce au soutien financier de parents distants, mais bienveillants.

Revendiquant leur altérité haut et fort, ils vivent et dorment dans les mêmes endroits, partagent les mêmes horaires et consomment la même nourriture. Bien occupés à définir leurs différences, leur mode de vie s'en trouve si prévisible, qu'ils sont devenus, à leur insu, le principal soutien à l'économie touristique locale.

Ancrage

Quand on est loin de chez soi et qu'on débarque dans un nouvel endroit où rien n'est familier, tout se révèle à nous avec la même intensité : les rues, les bâtiments, les espaces publics détiennent la même saveur de nouveauté ; ils ne subissent aucune hiérarchie et se contentent de constituer une masse encore informe. S'il est impossible de détecter par anticipation quel endroit sera le théâtre de quels grands moments, on sait déjà que certains d'entre eux revêtiront à jamais une signification particulière.

Une ville que l'on découvre pour la première fois, c'est un peu comme le corps d'un nouvel amant. Au début, on veut tout voir et tout essayer. Mais peu à peu, il s'agira uniquement de retourner aux endroits qui nous plaisent. L'exploration avide, on en vient à la laisser tomber. Ce n'est pas qu'on est blasé, mais quand même, c'est un peu cela. En arrivant sur un nouveau territoire, on est ruisselant de cette fraîcheur et de cette candeur dans lesquelles tout peut venir se refléter, sans que cela ne provoque rien de désagréablement coutumier. On ne connaît personne et personne ne nous connaît. On peut se redécouvrir et se redéfinir à sa guise. Bientôt, on sera assimilé, on deviendra un élément constitutif de ce tout. Mais pour l'heure, on n'est qu'un palimpseste fraîchement effacé, un parchemin sur lequel il est possible d'écrire, littéralement, ce que l'on veut. L'ancrage commence ici pour moi par le petit café situé juste en bas, où je vais quotidiennement discuter et me faire connaître des serveuses. J'espère que, bientôt, elles me connaîtront suffisamment pour me faire crédit, ou même m'offrir des cafés, ce qui, comme n'importe où, peut un jour s'avérer très utile.